

## DE SCHWEITZER À TEILHARD DE CHARDIN

Profonde est l'impression que m'a laissée, voici plus de 40 ans, la lecture de cette *Psychologie des Foules*, dont l'auteur est Gustave Le Bon, analyste génial du « gros animal » et prophète de l'actuelle physique nucléaire. Il visait, lui, comme son collègue le Dr. Cabans, les « masses » physiquement rassemblées. Aujourd'hui, la diffusion de la Presse et de la Radio grégarise les individus sur place : le solitaire lui-même n'échappe que par une réaction toujours en éveil à la contagion de la pensée collective et prédigérée. D'où le caractère éminemment salubre d'une critique rigoureusement indépendante, consacrée au *wishful thinking* et surtout aux engouements substitués de plus en plus à la pensée originale.

C'est ainsi qu'il y a quelque dix ans, la popularité subite d'Albert Schweitzer me plongea dans la stupeur. On découvrait tout à coup, comme une antiquité gallo-romaine déterrée de la veille, un Schweitzer musicien, « philanthrope » laïc, médecin, idole d'Epinal et « grand Français » (alors qu'on l'avait ignominieusement interné en 1914). Or, tout Catholique soucieux de penser sa foi (il en reste), de s'initier même élémentairement aux grands courants de la réflexion religieuse, savait que Schweitzer avait, dès 1900, révolutionné l'exégèse néotestamentaire, à jamais ruiné le protestantisme libéral, pulvérisé la fameuse *Essence du Christianisme* (œuvre capitale de Harnack) par sa plus fameuse *Geschichte der Leben-Jesu Forschung*, frayé les voies du renouveau barthien (qui a transformé la dogmatique et la piété protestantes), « inventé » cette interprétation eschatologiste des Evangiles d'où naquit tout le modernisme catholique (Loisy voyait en Schweitzer le père de sa pensée), lancé dans le *circulus* des idées ce principe apocalyptique dont l'influence se fait sentir aujourd'hui jusque dans l'exégèse et la théologie les plus strictement orthodoxes. C'est là le vrai rôle historique de Schweitzer, son importance authentique, qui date d'un demi-siècle.

Quiconque, en 1900-1914, s'est passionné pour le problème des origines chrétiennes – quand la base même de l'Evangile semblait se dérober – a connu le rôle essentiel, initiateur, de Schweitzer à cette époque : en 1909 (j'avais 13 ans), grâce à l'un de mes professeurs, l'abbé Wauty, les échos m'en parvenaient au Collège d'Enghien. Bien entendu, ce rôle-là de Schweitzer, la Presse n'en souffle mot, et, pour la plupart des laïcs catholiques, sa découverte date d'il y a dix ans, du tam-tam publicitaire subitement orchestré d'*Il est minuit, Docteur Schweitzer* : un si grand philanthrope, et interprète de Bach par-dessus le marché ! Un petit peu patriarche du modernisme aussi, mais seules les vieilles barbes se soucient encore de cette guerre de Troie ! L'homme a profondément bouleversé l'optique chrétienne quand aux buts mêmes de Jésus-Christ ? Son eschatologisme outrancier a servi de justification « scientifique » à l'annexion du Sauveur par les marxistes (Eisles, Kautsky, Barbusse) ? Mais voyons : l'orientation du Seigneur, ses intentions profondes, sa vision du monde, c'est l'affaire des théologiens, n'est-ce pas ? Nous sommes requis par des préoccupations et des engagements d'une

plus immédiate importance ! Cherchez d'abord les solutions terrestres, et le Royaume de Dieu vous sera donné par surcroît...

Si j'ai *connu* l'importance capitale de Schweitzer – et son vrai titre à la renommée – il y a 40 ans (je l'ai lu en 1918), c'est vers 1924-26, quand je collaborais à la Revue *Apologétique* (alors dirigée par le futur Cardinal Verdier), que me furent révélées l'existence et l'influence du P. Teilhard de Chardin. Edouard Le Roy, dont le manifeste moderniste *Dogme et Critique* était déjà condamné par Rome, venait d'avoir deux nouveaux livres mis à l'Index. Il s'agissait de deux ouvrages consacrés à montrer comment l'esprit, loin d'être une réalité acquise, objective, *sui generis*, préalable à la matière, n'est qu'une virtualité immanente à celle-ci ; l'apparition toute « naturelle » et physiquement déterminée, d'organismes appropriés – en l'occurrence, les corps des « pithécantropes », démunis d'organe imposant à l'individu sa « nature », mais pourvus de mains indéfiniment disponibles et adaptables – cette parution, due au seul jeu des forces brutes, donnait automatiquement lieu – inéluctablement aussi, vu la multitude innombrable des combinaisons tentées (cause *fatale* en réalité, d'avortement spirituel) – à des manifestations « spirituelles ». Au fond, l'« idéalisme » du mathématicien Le Roy, nourri de moëlle hégélienne, professait la mutation spontanée – sans hiatus – de la quantité en qualité (ce sera la base idéologique du matérialisme dialectique. Marx doit ses axiomes fondamentaux à Hegel).

Or, dans les deux livres condamnés après *Dogme et Critique* Le Roy signale plusieurs fois au lecteur qu'en réalité des pages entières, voire des chapitres, sont en réalité l'œuvre du P. Teilhard. On croit généralement que celui-ci a su se garder de toute censure romaine, en se bornant à publier des œuvres *pro manuscripto*, sous forme de brûlots anonymes et photocopiés (dans un curieux panégyrique du Père, un collaborateur du *Soir* affirme que, si le Religieux s'est livré à cette propagande, ou plutôt à cette contrebande, c'est parce que ses Supérieurs le lui auraient ordonné : il s'agit là d'une pure et simple calomnie). En fait, le Saint-Siège, en frappant certains ouvrages d'Edouard Le Roy, a, du même coup, atteint leur co-auteur, le P. Teilhard. Par contre, en Belgique, un quotidien d'obédience maçonnique – auquel une « Tribune libre » ouvre l'accès du public catholique, mais où paraissent souvent des articles insidieusement hostiles à la foi (par exemple les chroniques de vulgarisation scientifique, que signe « Démocrite ») – *Le Soir*, donc, a, comme par extraordinaire, célébré l'œuvre du R. P. – sa « mystique de la terre », propre à valoir au Christianisme la considération sympathique des athées – dans un copieux placard inséré page 2. A Paris, *Combat*, signalant avec un sourire en biais que Teilhard avait assisté un à mariage religieux en civil, félicite le défunt d'avoir propagé une vision « religieuse » du monde que le critique, fier cependant d'être athée, peut envisager avec sympathie.

On connaît la devise de Descartes : *larvatus prodeo* (*je m'avance masqué*). Les publications anonymes ou pseudonymes ont fleuri durant l'époque militante du modernisme : Loisy signait Firmin ; Turmel signait Coulanges, Dupin, Herzog, que sais-je encore ? A partir d'environ 1930, des factums sans visage inondèrent les couvents et les séminaires de France, comme de simples « chaînes de prières boule-de-

neige ». A cette offensive dans la coulisse, Rome répliqua par des coups de crosse... dans la coulisse aussi, on verra plus loin le pourquoi de cette discrétion.

Je n'ai lu moi-même la production teilhardienne – le marxisme attendri du R. P. eût aimé ce mot de production – qu'après la dernière guerre (avant j'avais lu ses ouvrages publiés par personne interposée). Je dois avouer qu'à mon insu j'étais préparé à cette lecture, qui ne m'apporta rien de nouveau. J'avais suivi de près, en effet, depuis ses plus lointains préparatifs, l'équivoque aventure du « Christ réincarné », Jetsounandam Kriçnamourti, couvé jusqu'en 1929 par Annie Besant, présidente de la Société Théosophique. A partir de cette date, Kriçnaji, comme l'appellent ses fidèles, s'est émancipé singulièrement et prêche une mystique athée ; c'est qu'en effet, pour lui, le principe absolu est impersonnel et « ne parvient à la conscience qu'en l'homme » : thèse purement hégélienne – « ce Dieu n'est pas, mais devient », roucoule l'hégélien Renan, et Bhagavan Das, disciple favori de Kriçnamourti, auteur de *The Science of Peace*, se réclame, lui aussi, de Hegel. La divinisation de l'homme et du cosmos s'accomplit par la seule vertu de l'évolution, sans aucune « intrusion » d'un transcendant quelconque : « Je crois dans le Dieu qui prend conscience dans l'homme » (Kriçnamourti). Son enseignement, Kriçnaji l'a répandu, depuis plus d'un quart de siècle, dans une ambiance pseudo-mystique, surtout dans les fameux « camps » d'Ommen (Hollande) et d'Ojai (Californie). Il s'agit d'un gnosticisme « modernisé », qui s'apparente à la spiritualité panthéiste des Oupanicads et du çoufisme (le panégyriste de *Combat* félicite le P. Teilhard pour la résonance panthéiste de son œuvre) ; on lui trouverait aisément des précurseurs en terre anglo-saxonne : Emerson et Trime, par exemple. Il est essentiellement moniste, équivoque (par sa confusion du vital et du surnaturel, mais on découvre aussi des traces de cette équivoque chez Lecomte du Noüy, voire chez Carrel ; il est vrai que beaucoup de Catholiques « n'y regardent pas de si près ») ; il ignore délibérément la tare créaturelle, la création *ex nihilo*, l'hypothèque du non-être premier, mais aussi la faute originelle, notre dépossession de nous-mêmes, la dégradation de l'esprit en la créature déchue, son impuissance radicale à s'accomplir, à réaliser sa fin normale, la carence surnaturelle du genre humain, son impérieux besoin de rédemption (or sait qu'à ce dernier mot le P. Teilhard préférerait celui de *libération* !), la gratuité totale du Don divin, la nécessité de la Grâce, et, pour tout résumer en un mot le Transcendant.

Immunisé par ce lyrisme cosmique, habitué à la pensée de Kriçnamourti, il était tout naturel que, le jour où je lus enfin le P. Teilhard – dont la pensée se découvrait dans la mesure où son visage se masquait – j'y découvris en doses massives du déjà lu. Je m'amusai alors à lire côte à côte les textes de ces deux auteurs...

« Aimez-vous le gnostique ? On en a mis partout ! »

En 1948, feu Mgr. Beaussart, Archevêque-Coadjuteur de Paris, chargé d'une enquête sur l'œuvre de deux Religieux alors très menacés – les RR. PP. Teilhard et Daniélou – me fit l'insigne honneur de me demander une note à ce double sujet. Je la lui fis parvenir et, par écrit, ce grand esprit, ce juge impartial, eut la bonté d'approuver ma

prise de position. Cette petite étude comparative, je l'avais intitulée *Un combat de nègres dans un tunnel* (on sait qu'il est impossible de les y distinguer l'un de l'autre). Peu après, j'eus le plaisir de communiquer à l'un de ces deux Pères la correspondance échangée ; il m'en sut gré par une lettre enthousiaste, que j'ai devant moi en écrivant ceci. En substance, voici les réflexions que je soumettais au noble prélat aujourd'hui disparu : le P. Daniélou (comme d'ailleurs toute son équipe) est en train de ressourcer la pensée catholique ; la Bible et les Pères, ceux-ci comme celle-là entendus dans leur plus antique acception traditionnelle, sont la clef, la moëlle même de son enseignement ; il joint une optique surnaturellement optimiste, son espoir en la divinisation (virtuellement acquise) de l'homme et de l'univers, par la toute-puissante intervention du Dieu transcendant, assumant notre nature, à un réalisme lui aussi paulinien, qui voit le néant de la créature, son impuissance foncière sitôt la Grâce rejetée. Tout ce que le Christianisme proche encore de ses origines doit d'hiératique, de « sacré », d'autre, de « pas-de-ce-monde », tout ce que l'Eglise primitive doit de « mystérique », à cette interprétation spirituelle de la Bible et de l'histoire que St. Paul appelle *sa* « gnose », Daniélou se l'assimile pour en tirer une vision parfaitement orthodoxe du Royaume et du monde, de leur conflit, de la victoire finale, c'est-à-dire de la transfiguration de celui-ci par celui-là, à travers le « feu ».

Teilhard, à l'opposé, abat les frontières de la surnature et de la surnature – « Malheur à qui déplace les bornes ! » proclame Moïse... et celui qui les supprime ? – et son évolutionnisme absolu implique un monisme où toutes les différences « phénoménales » sont de gradation, non de nature ; quant aux différences « métaphysiques », précisément il les tient pour de pures virtualités, et son lecteur se voit contraint de se demander si le processus cosmique témoigne d'une finalité préconçue, manifeste une intention transcendante, ou n'exprime qu'un déterminisme aveugle, automatique, interprété de manière finaliste par la conscience finalement « émergée ». Le défunt philosophe insiste sur l'aboutissement au « Point Oméga » : divinisation de l'espèce humaine et suscitation du Christ collectif, à l'image de Jésus, mais d'un Jésus modernisé, enrichi de tout l'apport séculaire ultérieur à son passage ici-bas. Aucune référence au Point Alpha. L'univers de Teilhard est-il créé ou émané ? Y a-t-il suscitation transcendante, spéciale, délibérée, de la vie et de l'esprit ? Y a-t-il, entre le personnage *total* du Christ et nous, ses membres, identité intégrale, exhaustive ? Le surnaturel est-il, à la longue, et grâce à d'innombrables ébauches et tentatives (loi des grands nombres), issu du naturel ; ou s'agit-il d'un abîme que peut seul combler le Don gratuit du Créateur ? La Chute a-t-elle mis, à notre déification, un infranchissable obstacle que seul a pu jeter bas la Rédemption ? Peut-on parler encore de Rédemption, et sommes-nous asservis, aliénés au vide, à l'inaire (Romains VIII), ou suffit-il d'évoquer, en style revendicatif et « progressiste », une Libération ? (Dieu nous offre la Rédemption, le Serpent nous proposait la Libération). Quelle valeur possède encore la Croix, devant la toute-puissance, exhaustive et suffisante, de l'évolution naturelle ? Le péché peut-il être autre chose, dans cette perspective, qu'un élan mal pris, une erreur, une « maldonne », un simple retard dans l'évolution fatalement déifiante à la longue ?...

Toutes ces questions se posent, après lecture d'une œuvre où le Mystère chrétien est, tout entier, repensé, coulé dans le moule procustien d'une métaphysique hégélienne, débouchant sur une cosmologie bergsonienne.

Rien d'étonnant que le P. Teilhard ait jeté des regards d'envie et d'attendrissement sur l'entreprise communiste, où l'humanisation de la nature a déjà débuté, n'est-ce pas ?... où l'amour fraternel (sic) inaugure déjà l'intégration des individus et la disparition des égoïsmes : le Royaume de Dieu s'y trouve en fait amorcé, certes sous forme « laïcisée »; mais, devant la « carence » de l'Eglise à l'égard de ce monde (auquel elle dénie le droit à l'existence), l'œuvre du Christ n'est-elle pas accomplie, non par elle, mais par les athées, savants et chefs d'État ? – On m'objectera la piété certaine du défunt, sa Messe quotidienne. Face aux réalités objectives du dogme, à leurs exigences rigoureuses, ce genre d'argument ne tient pas debout. Bremond confiait à Paul Vulliaud, son intime de 30 ans : « Je tiens à dire ma Messe ponctuellement, chaque matin ». Et cependant, si l'on devait publier les souvenirs de Vulliaud sur Bremond !... Et le chanoine Marcel Hébert, témoin canonique du futur Mgr. Amette devant le Nonce Clari, après avoir taxé les dogmes de « purs symboles » (*Souvenir d'Assise*), et consacré un article (anonyme, pardi !) à démolir, dans la *Revue de Méthapsique et de Morale*, ce qu'il intitule *La dernière idole*, c'est-à-dire Dieu vivant et personnel, n'en a pas moins continué, pendant des années, « avec ferveur et sincérité », avec une onction spirituellement féconde dont témoignèrent ses anciens élèves et pénitents, à célébrer le Saint-Sacrifice, à guider les âmes au confessionnal, à diriger l'École Fénelon. Dieu seul peut sonder les reins et les cœurs. Même le malheureux abbé Turmel avait « son petit Religion à part soi », comme disait la Princesse Palatine.

Rome, toutefois, a percé à jour les évidentes tendances de la doctrine teilhardienne ; on y a multiplié les avertissements. On parle d'une réunion de Religieux dans la Ville éternelle, il y a quelques années et où le Pape lui-même aurait vertement tancé tel et tel ; le P. Teilhard en était-il ? Quoi qu'il en soit, les précautions minutieuses multipliées pour ne donner juridiquement aucune prise à l'Index, et surtout l'attitude comminatoire et sourcilleuse de certaines sphères dirigeantes en France, car un « scandale Teilhard » eût pris des proportions officielles, ont servi de paratonnerre au célèbre évolutionniste. Mais cela aussi ne peut influencer sur l'évaluation du teilhardisme. Il y a 45 ans, des interventions gouvernementales n'ont-elles pas préservé des foudres pontificales, après la mésaventure du prince Max de Bade, certains coryphées du modernisme allemand ? Tous les clercs sujets de Guillaume II n'ont-ils pas été, de la sorte, exemptés du serment antimoderniste imposé par Pie X au monde catholique tout entier ? C'est de l'histoire, universellement connue. L'œuvre du P. Teilhard sera donc jugée sur ses propres mérites, et non pas sur la piété personnelle, sans aucune doute indéniable, de son auteur. Elle durera ce que durera l'anthropologie transformiste ; tout, en elle, est tributaire du moment.

On assiste, à propos de ce défunt, dans certains milieux catholiques français, à une curieuse tentative totalitaire ; des apparentements s'effectuent d'un domaine à l'autre : scientifique, philosophique, théologique, politique et social. On parle d'une « aile

marchante », de l'Eglise, mais ses compromis avec une autre « aile marchante » en font plutôt une aile marchande. Le dogme au rabais... Ce qui, toutefois, est en jeu, c'est ni plus ni moins que l'essence même du Christianisme ; un témoin peu suspect, Albert Béguin, en a fait l'aveu dans sa préface à mon livre, *Ce qui t'attend après ta mort*.

Si l'on accepte, par exemple, les thèses teilhardiennes sur les origines humaines – anthropogénèse graduelle, accession lente et insensible à la conscience, polygénisme – non seulement les formules promulguées par le Concile de Trente quant au péché originel et par conséquent à la Rédemption s'avèrent d'inadéquates mythologies, mais saint Paul et le Christ Lui-même se sont radicalement mépris sur le sens de la Croix. Il reste, comme pour le P. Tyrrell, comme pour les symbolo-fidéistes de 1900, un fait ineffable, une action divine par l'entremise d'un homme, erronément interprétée par cet homme lui-même et d'ailleurs normalement issue de la nature humaine et, « à travers » elle, du processus cosmique tout entier. Cette action, que défigure toute la Tradition chrétienne jusqu'aujourd'hui, voici que l'évolutionnisme transformiste permet de lui assigner enfin un sens « pensable » pour l'intelligence scientifique. Reste à voir ce qu'en pensera l'homme de l'année 30.000. On reste stupide de voir la « profondeur » de pareilles vues sidérer certains Catholiques : pour ne citer que le premier venu, elles pullulent déjà chez Herder. La jobardise du badaud catholique est « infinie ». Et l'outrecuidance du parti, prêt à foudroyer les mal-pensants, ne l'est pas moins...

Il existe cependant un « jugement » de Rome. Et le nom de Teilhard y transparait en filigrane, à chaque ligne du texte. Les huit lettres de ce nom ne s'y trouvent pas crûment, mais quiconque s'est familiarisé avec l'œuvre du R. P. sera frappé, de ligne en ligne, par la précision photographique de la description. Citons maintenant quelques passages de ce réquisitoire :

« Bien que, dans le domaine même des disciplines naturelles, le système de l'évolution ne soit pas encore indiscutablement prouvé, il en est qui l'admettent sans prudence ni discernement, et prétendent qu'il concerne l'origine de toutes choses, ne craignant pas de se montrer favorables à l'hypothèse moniste et panthéiste d'un univers en perpétuelle évolution. Cette hypothèse sert précisément aux dirigeants communistes, pour propager plus efficacement leur matérialisme dialectique et faire disparaître des esprits toute notion de Dieu...

« Il est aujourd'hui, comme aux temps apostoliques, des hommes qui s'attachent plus qu'il ne faut aux nouveautés, ou même qui craignent de passer pour ignorer les découvertes faites par la science en cette époque de progrès ; ils s'efforcent de se soustraire à la direction du Magistère, et se trouvent de la sorte en danger de s'éloigner insensiblement des vérités révélées et d'entraîner dans l'erreur les autres aussi...D'aucuns en sont arrivés à se demander si la matière diffère sensiblement de l'esprit...

« Plusieurs réclament avec insistance que la religion catholique tienne le plus grand compte des disciplines propres aux sciences positives. C'est chose louable s'il s'agit de faits véritablement établis ; mais, lorsqu'il s'agit d'hypothèse touchant à la doctrine de l'Eglise ou de la Tradition, même si elles ont quelque fondement scientifique il faut les accueillir avec prudence. Si ces hypothèses s'opposaient directement ou

indirectement à la doctrine révélée par Dieu, elles seraient un postulat tout à fait inacceptable.

« En conséquence, l'Eglise n'interdit pas que la doctrine de l'évolution, pour autant qu'elle recherche si le corps humain fut tiré d'une matière déjà existante et vivante – car la foi catholique nous oblige à maintenir l'immédiate création des âmes par Dieu – dans l'état actuel des sciences et de la théologie, soit l'objet de recherches et de discussions... Toutefois, d'aucuns outrepassent cette liberté de discussion, en agissant comme si l'on avait établi déjà, de manière absolument certaine — grâce aux indices découverts et à ce que le raisonnement en a déduit — l'origine du corps humain à partir d'une matière déjà existante et vivante ; et cela, comme s'il n'y avait rien, dans les sources de la Révélation divine, qui, dans ce domaine, impose le maximum de prudence et de modération.

« Quant à l'hypothèse polygéniste, les fils de l'Eglise n'ont plus du tout pareille liberté. Les fidèles, en effet, ne peuvent embrasser une doctrine dont les tenants soutiennent, ou bien qu'il y a eu sur terre, après Adam, de vrais hommes qui ne descendent pas de lui par génération naturelle, comme du premier père de tous, ou bien qu'Adam désigne l'ensemble de ces multiples premiers pères. » Cette doctrine sape, en effet, celle de la faute originelle.

C'est à juste titre que le Pape se réfère, non seulement à la Révélation divine, mais à l'acquis réel en matière d'évolution. Ce n'est ici ni l'endroit ni le moment d'étudier les mortels coups de boutoir portés à l'hypothèse transformiste, depuis cinquante ans, par de très nombreux savants et spécialistes ; vers la fin de la dernière guerre, de significatifs témoignages ont été publiés sur ce thème par le P. Pedro Descoqs dans son substantiel opuscule *Autour de la crise du Transformisme*, et par Salet et Lafont dans leur *Évolution régressive*, trop peu connue parce qu'elle oblige le lecteur à penser. Ces textes rejoignent ceux des grands-pontifes désabusés de l'évolutionnisme dans l'Encyclopédie publiée à la veille de la catastrophe européenne. Dans les derniers dix ans, l'école morphogénétique a repris, en Allemagne, les vues de von Baehr et de Vialleton ; mais déjà, pour qui ne s'arrête pas à la surface des doctrines, le mutationnisme en vogue depuis le début du siècle se réduit à la simple constatation de certaines variations brusques : il peut s'interpréter dans le sens créationniste le plus rigoureux, exactement comme, pour Claude Bernard vieillissant, l'anthropologie thomiste couronnait naturellement sa physiologie générale antivitaliste et semblait-il, matérialiste. Seuls les naïfs, les tenants du progrès fatal, rectilinéaire et indéfini, tiendront le P. Teilhard pour un précurseur. Le progressisme marxiste a ses cardinaux de Curie. Il y avait un mélange de Giordano Bruno (pour la cosmologie) et de Campanella (pour le social) chez le défunt.

*De mortuis nihil nisi juste.* Sinon, où serait la leçon de leur vie ? Le rôle joué par le R. P. n'est pas terminé. Ses actes le suivent, mais leurs fruits nous restent. Un parti tente de l'utiliser, après sa mort, comme une autorité : sa science paléontologique ferait passer le reste (on sait que son entourage de Chine il y a 30 ans, n'accepte pas sa version de sa découverte.) On respecte l'homme, on serait tenté de l'aimer, si son costume de

clergyman ne prêtait pas à rire. Mais que restera-t-il de son œuvre dans 50 ans ? Ce qui reste de la « synthèse » spencerienne. Ce qui importe, c'est de savoir d'où lui est venue sa vogue. Parmi les causes de cet engouement, citons d'abord l'atonie « gastrique » de l'intelligence, provoquée par ce dualisme cartésien sans le savoir, qui trop souvent passe pour du thomisme ; mais il y a aussi l'éloignement du « sacré », du facteur « mystérique », le triomphe du « divertissement » pascalien sous forme d'activisme, la répugnance à la vie intérieure, à l'oraison, le moindre-effort se satisfaisant de camelote en matière de doctrine et de piété, la carence d'instinct biblique et l'ignorance dédaigneuse des Pères, bref : les phénomènes habituels du *Vulgarkatholizismus*. Mais il faut mentionner surtout le besoin passionné de se sentir et de se montrer « moderne », l'obsession (allant jusqu'à la « mauvaise conscience ») de « se conformer à ce siècle » contre l'injonction formelle du Saint-Esprit, la crainte grotesque de ne pas paraître assez « de son temps », le défaitisme inconscient (pour cause de foi dévitalisée, alvéole vide) devant les prétentions de cette science dont l'« image du monde » s'effondre au moins deux fois par siècle. Il s'agit de servir deux maîtres à la fois, également légitimes : le Christ et l' « esprit moderne ». Or, la perspective teilhardienne aboutit, comme s'en est réjoui le collaborateur du Soir, à rendre gloire à la TERRE, comme telle, et parce qu'elle porterait « naturellement » dans ses entrailles l'homme-dieu, dont Jésus aurait été le premier spécimen... Le surhomme du 21, siècle ne pourra d'ailleurs manquer de dépasser ce Jésus, défavorisé par sa naissance prématurée. « Le Parfait » doit encore venir. A moins qu'il ne s'agisse, par rapport au Christ « historique », du Plus-que-Parfait.

Tout le panorama du P. Teilhard a son centre de gravité dans l'avenir. La clef, c'est le fameux « Point Oméga », comme disait le R. P. Cette formule me paraît nettement carentielle ; je crois en Celui qui S'est nommé Lui-même Alpha d'abord, et Oméga PARCE QU'Alpha.

A. FRANK-DUQUESNE. Bruxelles, 23-24 avril 1955.